



LA
MARIÉE
AU COLLIER
ROUGE

roman

PASCALE DUSSAULT

LES ÉDITIONS JCL

LA
MARIÉE
AU COLLIER
ROUGE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dussault, Pascale, 1987-
La mariée au collier rouge
ISBN 978-2-89431-612-2

I. Titre.

PS8607.U874M37 2017 C843⁷.6 C2017-940712-0
PS9607.U874M37 2017

© 2017 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

asdel.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

PASCALE DUSSAULT

LA
MARIÉE
AU COLLIER
ROUGE



LES ÉDITIONS JCL

De la même auteure
aux Éditions JCL

La fiancée au corset rouge, 2016

Poste de traite de Pentagouët, Acadie, automne 1688

— Madame Adélie, racontez-nous encore comment les frères de Beauregard se sont disputé vos faveurs, à La Rochelle, plaïda Brigitte de Saint-Castin.

— Oh, non! protesta sa sœur Cécile. Ces histoires-là me chagrinent. Moi, je veux plutôt qu'elle nous révèle enfin comment son *vrai* amoureux l'a conquise.

Âgées de huit et neuf ans et presque identiques entre leurs tresses noires, les fillettes m'encadraient tandis que nous cheminions dans l'aube ouatée de brouillard. Le crissement de la pierraille sous nos pas paraissait le seul son qu'il y ait au monde, sauf le friselis des feuillages jaunes et ocre. La chaleur des menottes grassouillettes qui tenaient fermement les miennes me fit songer que le sang métissé de Brigitte et de Cécile devait les protéger de la bise automnale. Pour moi, fraîchement arrivée de France, ce présage de la frigidité de l'hiver acadien se changeait de jour en jour en menace plus grinçante.

Sur la pointe de nos mocassins, toutes vêtues de tuniques en peau de caribou, nous avons quitté l'habitation et poste de traite de leur père, le baron Jean-Vincent d'Abbadie de Saint-Castin, et

traversé le village abénaquis qui l'entourait. À mesure que nous nous enfoncions dans les bois, leurs voix aussi claires et aigrettes que la mélodie coulant d'un pipeau s'élevaient et s'élevaient.

— Mais les frères de Beaugard sont comme des personnages de contes, insista Brigitte avec un sourire qui révélait toutes les dents qu'il lui manquait. Barthélémy est le galant prince et Olivier, le vilain crapaud.

D'ordinaire, ses facéties m'amusaient, mais j'étais de méchante humeur.

— Ce que tu dis est malséant, la gourmandai-je. Si ton père t'entendait...

— Racontez! Racontez!

Ses pas se changeaient déjà en gambades et, comme toujours, je m'inclinai devant son enthousiasme.

— Contrairement aux nobles demoiselles que vous êtes, je n'avais guère espoir d'épouser un homme de qualité avant de rencontrer Barthélémy de Beaugard. Fille illégitime d'une Espagnole et d'un huguenot, je n'étais un bon parti pour personne à La Rochelle. Puis, Barthélémy a bousculé mon destin, lui, avec sa condition de gentilhomme, sa stature de géant et ses cheveux de la couleur des plus belles fourrures de renard.

Hormis le baron, tous les habitants de Pentagouët avaient la chevelure noire des sauvages et les teintes exotiques de celles des étrangers enflammaient sans doute les rêves de Brigitte. Quand je lui décrivais les cheveux de Barthélémy, je prenais donc un plaisir secret à varier les images séduisantes. Les paupières frémissantes de ravissement, elle s'écria :

— Il est tombé amoureux de vous!

— Mais il ne souhaitait pas vous épouser, soupira Cécile, toute tremblante d'une tristesse qu'elle ne feignait pas.

— Non. Cinq années ont passé depuis – j’avais quatorze ans et lui, vingt-six. Il m’a bien volé quelques baisers timides, mais il me trouvait trop jeune. Son cadet, Olivier, qui ne partageait pas ses scrupules, s’est donc mis à me conter fleurette. Barthélémy ne s’est pas longtemps interposé.

— Et vous avez consenti à épouser Olivier, continua Brigitte, parce que sa tignasse blonde comme la paille au soleil et ses yeux azur cachaient son cœur aussi noir que celui d’un démon de l’enfer!

Ses comparaisons auraient pu m’amuser, mais parler de ma mésalliance avec Olivier m’affligeait. Cécile le sentait mieux que Brigitte. Elle serra doucement ma main de ses doigts frêles comme des brindilles tandis que, devant nous, le sentier s’égarait dans les cailloux de la grève.

Le bruit du ressac me frappa en même temps que l’odeur du sel et de la poisse de la mer. Tout juste hors de portée de la marée s’alignaient de grands canots d’écorce. Peints de noir, de jaune et de bleu, et cousus de racines écarlates, ils avaient été chargés de mousquets, de poudre et de provisions. Leur bariolure tranchait avec la brume qui flottait sur les eaux opaques de la baie de Pentagouët. Il n’y avait là personne, que nous. Je me laissai tomber dans la froidure des galets, entraînant les fillettes avec moi.

— Ensuite, j’ai passé des années au couvent des Ursulines de Bordeaux pendant qu’Olivier faisait fortune ici, en Acadie. Toutefois, quand je l’ai rejoint, il m’a montré sa vraie nature : celle d’un lâche et d’un ivrogne. J’ai été forcée de l’épouser en dépit de ses accès de violence, mais...

— Et pendant ce temps, le gentil Barthélémy est devenu capitaine dans la marine ! m’interrompit Brigitte. Mais moi, je dis que si le cœur oscille entre un roux et un blond, il vaut mieux se trouver un châtain.

— Un châtain comme monsieur van Staaten ! s’égaya Cécile.

Je dégageai une coquille d'huître qui me blessait les fesses et la jetai dans un amoncellement d'algues orangées qui pourrissaient tout près.

— Oui, soufflai-je avec un brin de ressentiment. Peu de temps avant mon mariage, Arie van Staaten m'a si bien séduite que j'en ai complètement oublié Olivier et Barthélémy. Puis, ne pouvant supporter que j'appartienne à un autre homme, il s'est invité à la cérémonie. Les sabots de son cheval ont défoncé la porte de l'église et il s'est précipité jusqu'à l'autel comme cela, tout vêtu de velours et de soie, pour m'arracher à Olivier un instant après que je suis devenue sa femme.

— Et il vous a emmenée vivre ici, en sécurité auprès de papa, compléta Cécile avec un sourire heureux.

Le soleil apparut et, de la surface de la baie au ciel, tout en fut rouge et transfiguré. Émergeant du sentier, mon sauveur et mon amant s'approcha d'un air si sérieux que j'en oubliai que j'étais venue pour le gronder une dernière fois. Il sentait la sauge sauvage, le feu, la résine. Ses peintures de guerre avaient été recolorées sur sa poitrine nue et son visage. Ses cheveux châtain avaient été huilés, noircis de suie et noués bien serrés au sommet de sa tête. Pourtant né des amours d'un corsaire flamand, le capitaine Yankey, et d'une riche marchande de la Nouvelle-York, Arie van Staaten avait si bien réintégré la tribu qui l'avait adopté dans l'enfance que, parfois, à distance, je le confondais avec les véritables Abénaquis. Même ainsi costumé, sa prestance frôlait la majesté et chacun de ses gestes exsudait une autorité impérieuse. Sans un mot, il s'arrêta devant nous.

— Quand un homme part en guerre, dit Brigitte en se relevant, les petites filles ne doivent pas rester là à le toiser pendant qu'il embrasse sa maîtresse.

Elle entraîna Cécile, contournant silencieusement les guerriers qui s'assemblaient alentour. Arie me tendit une main brûlante et me releva sur mes pieds. Pour une Française, j'étais grande, mais

pas assez pour qu'il ne me regarde pas de haut. Il y avait bien quelque chose qui ne pouvait être ni peint, ni tatoué, ni graissé : les yeux qu'il baissait vers moi avaient le coloris et la transparence de gouttelettes de rosée dans la forêt. J'y lus une telle douceur que j'en demeurai muette d'étonnement.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il.

D'un coffret décoré d'épines de porc-épic, il sortit avec soin une ceinture large et des bracelets où s'enfilaient des perles de coquillages blancs, roses et noirs, ce que les sauvages appelaient *wampum*. Il y avait aussi un long collier fait de dizaines de minuscules cylindres d'un rouge sombre. Il étendit le tout sur les galets, à mes pieds. Translucides et nacrés, les bijoux chatoyaient au soleil.

— Acceptes-tu mes présents ?

Ses compagnons nous encerclaient, armés comme si l'ennemi anglais tomberait sur nous à tout moment. Qu'était-ce donc que cette comédie, juste avant d'aller se battre ? Je fronçai les sourcils, mystifiée et soupçonneuse.

— Acceptes-tu mes présents, *wilde kat* ?

Le sang pulsait dans une veine de son cou et, sous la peinture, ses joues avaient rosi. Assurément, prolonger mon silence l'eût déshonoré devant ses pairs, mais pourquoi doutait-il de ma réponse ?

— Bien entendu. Ils sont magnifiques.

Il sourit et sa joie se mêla d'un je-ne-sais-quoi d'affamé qui m'accéléra le cœur.

— Alors, prends-les.

J'obéis, caressant les coquillages des pouces. Je ne m'y connaissais pas bien en *wampum*, mais les sauvages et parfois même les colons l'utilisaient comme monnaie. Je savais tenir là une fortune. Il prit la ceinture d'entre mes mains et l'enroula autour de ma

taille. Elle avait absorbé le froid de la nuit ; je le sentis à travers le cuir de ma tunique. Il glissa les bracelets à mes poignets et le collier à mon cou, m'enlaçant presque.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, souriant à mon tour.

— Tu n'as jamais été plus belle que ce matin.

Depuis que nous nous étions réfugiés auprès du baron de Saint-Castin, l'aveuglant triomphe de notre amour obscurcissait mes doutes. Je me vautre dans tous les interdits ; je mangeais comme un homme, je dormais nue aux côtés d'Arie dans un wigwam, je jouais avec lui dans la rivière et dans la boue, lui en lançant à pleines poignées avant qu'il ne me cloue dans les vagues mourantes pour me faire l'amour au soleil. Je ne m'inquiétais plus qu'il soit un criminel en fuite, condamné à la potence pour piraterie. Quand d'aventure la question de l'ignominie de notre concubinage éclip-sait mon bonheur, je haussais les épaules et j'en riaais. Je refusais de me confesser au père Thury, le missionnaire local, qui se formalisait du mauvais exemple que nous donnions aux sauvages. Rien ne m'importait plus que de me délecter de la présence d'Arie à mes côtés.

Mais voilà que l'été s'achevait et qu'il m'abandonnait comme les feuilles des érables laissent les branches nues. Pour partir en guerre avec ses amis abénaquis ! Je voulais le haïr, le gifler, le mordre, mais déjà, surprise de la chaleur qui émanait de sa peau dans le froid, j'étais étourdie de sentir ses bras se resserrer autour de moi. Je tournai un œil embarrassé vers les hommes qui nous entouraient.

— Arie... Pourquoi un tel luxe ?

— Parce que tu me fais le plus grand des honneurs.

L'étreinte m'écrasa les poumons. Inondée d'une langueur aussi soudaine qu'irrésistible, je m'effondrai tout contre la dureté de sa poitrine.

— Sais-tu seulement à quel point je t'en veux? Me laisser ici avec les sauvages! N'es-tu point inquiet qu'Olivier vienne me chercher?

Cela le fit rire.

— Ton faquin de mari, il me craint bien trop pour t'enlever à moi! Mais je serai de retour dans une vingtaine de jours. Nous allons livrer les mousquets et la poudre au sachem du village de Teconnet, faire un petit raid de rien du tout avec lui, juste pour chatouiller les Anglais, puis nous reviendrons. Adieu, petite maîtresse.

— Adieu, bâtard de Yankey.

Alors que l'image d'Arie s'estompait dans un banc de brume avec le dernier canot, mon amour pour lui bouillonnait en moi, chaud et passionné, et inquiet, et profondément jaloux. Je priai pour lui. Cela aussi l'aurait fait rire.

Une autre angoisse changeait la brise d'automne en bourrasque d'hiver et me faisait frissonner. Arie aussi était marié. Quatre ans auparavant, Olympe van Staaten, son épouse, avait disparu. Chaque fois qu'il s'évanouissait dans les bois pour chasser, chaque fois que son canot glissait hors de ma vue, chaque fois que son regard se perdait dans le vague, je me demandais s'il pensait à *elle*, s'il la cherchait, *elle*, s'il l'aimait encore, *elle*. Un besoin indéracinable, charnel, incandescent qu'Arie ne soit qu'à moi m'étreignait le cœur.

— «Petite maîtresse», répétais-je avec hargne.

Des pas courts et précipités agitèrent les galets derrière moi. À son empressement, je reconnus mon autre rivale avant même qu'elle ne parle.

— Monsieur van Staaten est-il parti?

Ayant douze ans à peine et souffrant déjà de son premier amour, Thérèse de Saint-Castin s'arrêta, ses yeux aussi noirs que les miens fouillant la brume où rien ne se mouvait plus. Comme ses sœurs, elle épouserait un jour un homme de haut lignage, mais elle avait confié au baron, son père, que son plus cher désir était de devenir «la squaw du galant monsieur van Staaten». Souvent, elle nous épiait, lui et moi, surtout quand il m'embrassait. Elle était fort curieuse de ces choses.

— Tu viens tout juste de le manquer. Mais le brouillard se dissipe. Allons le voir du haut du vieux chêne.

Sans doute pensait-elle que c'était par malice que je m'étais rendue sur la grève sans l'éveiller. Elle me devança sur le sentier en faisant voler les cailloux hors de son chemin. Nous arrivâmes au chêne qui tendait de longs bras que les siècles avaient noués et durcis de mille meurtrissures. Thérèse grimpa sur un rocher et s'y immobilisa, accroupie à la manière d'une grenouille. Elle me dévisageait sans ciller.

— Cela vous peine, n'est-ce pas ? Qu'il veuille vivre comme un Abénaquis ?

J'agrippai une branche et m'y hissai pour lui cacher mon visage.

— Je préférerais qu'il m'emmène chez sa mère à la Nouvelle-York, que nous habitons une maison... Mais il dit que cette tribu est sa famille et que ton père est son seul maître. Il souhaite demeurer ici.

C'était dans ces moments que j'appréciais le plus mes vêtements de sauvagesse. Avec mes braies de cuir et ma tunique ample, je pouvais grimper sans m'érafler la peau, sans risquer qu'un moignon de branche griffu accroche le tissu lâche d'une robe et me fasse perdre pied. En France, on ne m'avait pas élevée pour ce genre d'exercice. Comme chaque fois, ma propre agilité me surprit tandis que je me hissais sous la cime bruissant.

Le vent soufflait de plus en plus fort, effilochant ce qui restait de brouillard, révélant la pureté du ciel. Assise parmi les feuilles écarlates, à califourchon, les jambes dans le vide, je laissai mon regard errer alentour. La presque-île de Pentagouët avait la forme d'une pointe de lance jetée vers l'océan. Immense, la baie s'ouvrait à l'ouest et au sud. Les îles qui en gardaient l'entrée, certaines à plat sur l'eau, d'autres comme des montagnes; les tours et détours des péninsules et des caps; les hauts-fonds à peine devinés et les courants invisibles semblaient les alliés silencieux du baron de Saint-Castin. Ils faisaient de son antre un repaire sûr, bien caché dans un repli secret de la rivière Bagaduce à l'est. Il y avait presque vingt ans que le baron était installé là, commerçant, s'attirant l'amitié des Abénaquis, épousant la fille du sachem. Les fumées de sa maison et des wigwams alentour trahissaient son emplacement.

Toute la variété de marins et de marchands qu'enfantait l'Amérique septentrionale passait par Pentagouët: des sauvages y troquaient des pelleteries, des Anglais de Boston ou de la Nouvelle-York venaient y trafiquer en catimini, des Acadiens traversaient la baie Française de Port-Royal ou de Grand-Pré pour s'y procurer les denrées qu'il leur manquait. Ce commerce hétéroclite enrichissait royalement le baron, qui en était le cœur battant. On vivait mieux dans cet établissement, malgré qu'il ait été pillé quelques mois plus tôt, que chez le gouverneur à Port-Royal. La vaiselle avait fait le voyage de Hollande, les pipes d'Angleterre, le vin de Malaga et le tabac de Virginie. Néanmoins, ce n'était pas pour guetter l'arrivée de ces cargaisons surprenantes que je montais souvent à cet arbre, mais plutôt par crainte de reconnaître un navire français sur lequel pourrait se trouver Olivier.

Thérèse me rejoignit.

— Le voilà, dit-elle, pointant la ligne discontinue des canots qui suivaient les enflures et les creux de la côte. Arie van Staaten.

En sa présence, elle ne l'appelait jamais que «Monsieur Arend» ou «Monsieur van Staaten». Mais avec quel bonheur elle avait prononcé son surnom, avec seulement une ombre d'accent abénaquis ! Il lui manquerait, à elle aussi.

— Nous pourrions encore le rattraper pour lui voler un dernier baiser, fis-je, amusée de son émoi.

Pendant un moment, nous partageâmes le même frisson et une complicité fugace nous unit. Toutefois, son regard s'accrocha à mon wampum et, sous son hâle, elle rougit. Je n'eus pas le temps de lui demander pourquoi.

Je venais d'apercevoir un navire que le brouillard nous avait caché. Son ancre avait déjà été jetée et ses voiles, repliées ; il était immobile comme un rocher émergeant de l'eau calme. La hauteur de ses mâts, ses rangs de sabords à canon, le nombre d'hommes qui descendaient dans une chaloupe m'alarmèrent. Il avait une allure martiale que ne partageaient pas les bateaux marchands que nous avions coutume de voir. Je plissai les yeux pour en identifier le pavillon. Il oscillait, se roulant et se déroulant au vent de la mer.

Blanc. Tout blanc. L'étendard des vaisseaux de guerre français.

J'enserrai le tronc de mes bras pour ne pas tomber.

Mon visage dut tourner au gris, car Thérèse s'inquiéta :

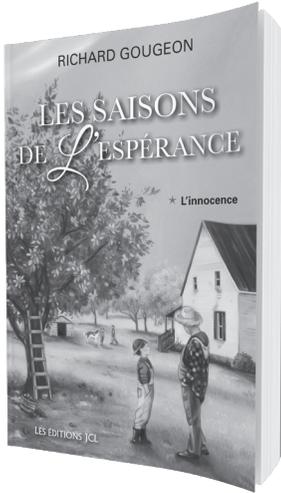
— Connaissez-vous ce navire, Madame ?

— En eaux acadiennes, il n'y en a qu'un seul comme celui-ci. C'est la *Friponne*, commandée par Barthélémy de Beauregard. Mon beau-frère.

Encore plus aux Éditions JCL

Vous avez aimé *La mariée au collier rouge*?

Vous apprécierez sûrement les titres suivants :



Les saisons de l'espérance Tome 1. L'innocence

Richard Gougeon

Charlemagne naît de l'union éphémère entre la belle Florence, infirmière dotée d'une triste et désolante bonasserie, et Yann, homme de peu de vertus mais fort et élégant. Après de mûres réflexions, sa mère décide finalement de l'élever seule.

Tandis que le garçon grandit, on observe chez lui un manque flagrant de discipline. Lui cherchant une figure paternelle, Florence se laisse attendrir par Manuel et s'installe avec lui dans les vergers de Rougemont. Mais soudainement intéressé par son rôle de père, Yann ne passe pas par quatre chemins pour apprendre à connaître son fils. Le trimballant dans ses activités illicites, il devient peu à peu l'idole de celui qu'on surnomme Charlot, jusqu'à ce qu'un événement tragique vienne bouleverser la relation harmonieuse qui les unit.

Dès lors, le petit homme se voit tenter de s'identifier au père de son ami... pour le meilleur et pour le pire. Charlot réussira-t-il à rétablir le lien d'attachement avec ses parents et à reprendre le droit chemin ?

Visitez jcl.qc.ca pour plus de détails.



Une promesse si fragile

Nicole Provence

Camps, France, 1873.

Dans le village niché en face de la barre rocheuse de Saint-Quinis, l'industrie du feutre tient la première place. Francis Gastellan, propriétaire des deux plus grandes entreprises de la région, règne sur la vie de ses ouvriers.

La jeune et charmante Naïs, couturière et fille du contremaître Joseph Caspado, est convoitée à la fois par Francis et par Césaire, les fils du grand patron. Tandis que le benjamin obtient les faveurs de la belle aux doigts de fée, la jalousie et la haine animent le cœur de l'aîné, héritier du patrimoine familial. Les deux frères entament alors une guerre sourde qui risque d'avoir de lourdes conséquences.

Obligée de se soumettre à l'autorité de son père, Naïs se battra contre vents et marées afin de retrouver les bras de celui qu'elle aime depuis toujours. La promesse d'un avenir heureux et paisible tiendra-t-elle le coup devant la puissante emprise des conventions? L'espoir est-il permis pour ces amants qui n'aspirent pourtant qu'à unir leur destinée?

Visitez jcl.qc.ca pour plus de détails.



Acadie, automne 1688.

Réfugiée dans un poste de traite éloigné, Adélie de Beauregard n'aspire qu'au bonheur avec son amant, le fort et séduisant Arie van Staaten. Mais rien ne l'effraie plus que de voir son mari remettre la main sur elle. D'ailleurs, chaque navire qui approche menace de porter à son bord l'homme brutal qu'elle a fui.

Dans l'intention de protéger sa douce promise, Arie la conduit à la Nouvelle-York, où sa mère mène une vie de luxe époustouflant et d'extravagances scandaleuses. Cependant, la jeune femme n'a que peu de temps pour se ravir des richesses et des mondanités de la haute société: la guerre semble imminente, et l'épouse de van Staaten, que l'on croyait perdue, refait surface...

À la veille d'une rébellion qui marquera le pays à jamais, quel avenir se dessine pour Adélie, exilée française en territoire anglais? Les hostilités en Acadie auront-elles raison de la vie heureuse à laquelle elle aspirait?

Après La Fiancée au corset rouge, finaliste au prix France-Acadie 2017, Pascale Dussault reprend sa plume élégante pour nous offrir un nouveau roman historique envoûtant.

